

DANS LA MÊME COLLECTION

Gérard Streiff, LES CAVES DE LA GOUTTE D'OR (Baleine)

Maïté Pinero, LA MORT DU PETIT POU CET (Baleine)

Philippe Breton, CRIME PARIÉTAL

Jack Chaboud, LE TRONC DE LA VEUVE

Gilda Piersanti, L'INCONNU DU PARIS-ROME

François Darnaudet, L'OR DU CATALAN

Alain Bellet, FAUSSE COMMUNE

LAURENT MARTIN

OR NOIR
PEUR BLANCHE

POLARCHIVES



LE PASSAGE

PROLOGUE

« Mais qu'y puis-je, moi, hein ? L'argent, l'argent, où passe-t-il donc ? Le pays est riche, pourquoi les caisses de l'État sont-elles vides ? Je ne dis pas cela pour vous froisser, mais expliquez-moi cela, monsieur. »

Bernard-Marie Koltès, *Combat de nègre et de chiens*

Onze heures du soir ou presque. Un air lourd et chaud qui commence à quitter la capitale. Un homme qui avance, lentement, en remontant la rue des Pyrénées. Et des passants devenus rares dans cette partie de la longue artère qui conduit du cours de Vincennes jusqu'à Belleville.

L'homme s'aide d'une canne en bois. Un joli modèle fait sur mesure, avec un pommeau d'ivoire et des traces d'argent.

Le dos voûté par l'âge, les mains presque tremblantes, les cheveux blancs, il paraît avoir plus de soixante-dix ans. Et c'est le cas. Pourtant, quelque chose de fort, de puissant, se dégage de lui. Son regard.

Il décide de traverser la rue pour se rendre là où se trouve son appartement, là où l'attend le repos.

A-t-il senti quelque chose, avec la résurgence de cet instinct qu'autrefois il avait ?

Un bruit sourd, celui d'une voiture. Mais il n'y a pas de phares, ni à droite, ni à gauche.

Une accélération, tandis qu'il se trouve au milieu de la chaussée. Sans doute une illusion.

Il ne réagit pas. Rien ne l'oblige. Et c'est le choc. Violent. Puissant. Qui le projette et le désarticule en l'air.

Un deuxième choc, celui de sa chute, lourde et sonore, sur le bitume noir de la rue.

Rien d'autre. Les bruits de Paris ont cessé. Les images de ce monde qu'il a tant de fois parcouru s'estompent. L'obscurité gagne son esprit. Ses membres ne répondent plus.

Rien. Sauf peut-être ce goût de sang qui lui gagne la bouche.

Et le temps qui s'immobilise.

Il revoit, comme une succession d'images frénétiques, sa dernière journée parmi les vivants. Comme si cela allait changer quelque chose.

Quand il se lève, se prépare. Quand il se rend au tribunal. Quand il écoute les plaidoiries. Quand il voit les nombreux prévenus, venus pour l'occasion. Les plus importants. Et les autres aussi. L'étrange ambiance de ce procès qui a duré si longtemps. Le juge qui annonce la mise en délibéré pour le mois de novembre. Les avocats, les acteurs, les spectateurs, de cet étrange théâtre qu'est la justice des hommes. Tous ces gens qui soufflent enfin, d'en avoir fini.

Il revoit aussi la promenade qui a suivi. Le long des quais de Seine chargés de touristes. La pose devant Notre-Dame, si blanche, si belle. Le repas qu'il a pris tandis que le soir tombait, dans ce petit restaurant tranquille.

Et le lent retour vers son domicile. D'abord en métro. Puis à pied.

Et la conversation téléphonique qu'il a eue, trois jours avant. Il ne réclamait qu'un peu d'aide.

Et cet étrange visiteur qui est parvenu à le retrouver. Si longtemps après.

Le reste, sa vie, ses longues années de joies, de plaisirs, de souffrances, se résume à une chose, à une image de l'Afrique. Une savane brûlée, quelques arbres perdus. Sa vision du Paradis.

Sa fille enfin. Sa fille unique. Sans doute elle apprendra un jour...

Un éclair fugace. Il aperçoit quelques visages, comme des ombres apeurées, autour de lui, et qui s'agitent. Mais il choisit de refermer les yeux. Pour se laisser partir.

HISTOIRE

– Grand-père, raconte-moi l'histoire.

– Celle de la femme aux cheveux rouges?

– Oui, celle-là.

– Pourquoi?

– Je l'aime bien, cette femme.

Le grand-père sourit, attrape sa vieille pipe, y glisse un peu de tabac noir, l'allume à l'aide d'une grosse allumette.

L'enfant comprend que ça va commencer. Il se met à genoux et s'assoit sur les talons afin de mieux entendre, croit-il.

Dehors, le calme de l'après-midi règne. Seule la fraîcheur des maisons rend la vie possible. Tout le monde s'est réfugié quelque part pour attendre le soir.

Le grand-père tire une grosse bouffée, recrache la fumée âcre, tire une nouvelle bouffée.

– Mon garçon, c'est dans une grande ville que tout commence. Une si grande ville qu'on ne peut en voir la fin.

– C'est possible?

– Tout est possible. Les histoires les plus étranges sont celles qui arrivent le plus souvent. Bientôt tu comprendras comment les histoires et les contes se mélangent, comment le passé et le présent ne font plus qu'un, à l'heure où les esprits s'animent. Mais laisse-moi un peu te raconter.

– Oui, grand-père!

– C'est dans une grande ville, pleine de fureur et de confusion...

1.

La conférence de rédaction qui s'achève. Crémieux qui sourit. Cabannel qui fait la gueule. Comme toujours. Un rédac chef heureux, un directeur soucieux, voilà l'étrange duo qui conduit la destinée de la revue. On a planifié les prochains numéros de *Prométhée*. Mais l'urgence, c'est le numéro de la rentrée. Une bonne idée, l'Afrique post-coloniale. L'histoire récente s'apparente parfois à du journalisme, mais il y a tellement de choses à dire. Un bilan de quarante ans d'indépendance, vue du côté de l'histoire immédiate, c'est pas un luxe.

Un coup d'œil sur l'horloge.

Je suis en retard.

Je quitte les locaux en vitesse, une pile de dossiers et de bouquins dans les mains.

Il m'a dit qu'il avait cinquante ans, qu'il lirait le journal, qu'il n'aurait pas beaucoup de temps.

Dans le café enfumé. J'arrive essoufflée. J'observe à la ronde.

En voilà un qui ferait l'affaire.

– Xavier Verstappen ?

– C'est moi !

– Chloé Bourgeade. Enchantée !

– De même.

Je m'assois. Je dépose mon fatras sur une chaise qui traîne.

Il me demande si je prends quelque chose.

– Un café serré fera l'affaire.

Il plie son journal, commande pour moi, et attend, derrière ses moustaches, derrière ses lunettes, que j'entame la conversation.

Je me lance.

– Comme je vous l'ai dit au téléphone, on me demande une présentation générale de l'Afrique post-coloniale, un article introductif soulevant les différentes questions. Je dois mettre en avant les relations politiques entre l'État français et ses anciennes colonies. La *Françafrique* comme vous l'appellez...

– Très bien.

On m'apporte mon café. J'en avale une gorgée.

Je sors un carnet de ma poche.

Il commence à me parler de lui. Je ne dois pas me méprendre. Il n'est pas historien, ni journaliste. Un simple citoyen que la situation inquiète, révolte. Il a créé une association, avec d'autres, et au fil du temps il est devenu spécialiste de la *Françafrique*.

– En fait, c'est parce que les médias ne s'intéressaient pas vraiment au sujet que je m'y suis intéressé. Soit on banalisait les événements, soit on les traitait avec complaisance. Il faut des drames majeurs, un génocide, une guerre civile, un tremblement de terre, pour qu'on regarde d'un peu plus près ce qui se passe en Afrique.

– Notre travail est un peu différent. Nous ne sommes pas journalistes. Nous sommes historiens.

– Je ne vous accusais pas.

Il me sourit. Et il ajoute, en se rapprochant de moi.

– Tenez ! Un exemple de l'aveuglement général. Avez-vous entendu parler d'un certain Alexandre Daguerre ?

Je fais semblant de réfléchir.

– Non !

Il déplie son journal pour me montrer un bref article.
Je lis.

– Accident sur la voie publique. Alexandre Daguerre, retraité, âgé de soixante et onze ans a été victime d'un accident de la circulation avant-hier soir vers vingt-trois heures, rue des Pyrénées. Un chauffard roulant à vive allure a renversé l'homme avant de prendre la fuite. Alexandre Daguerre est décédé avant l'arrivée des secours. On recherche toujours une Ford noire immatriculée dans les Hauts-de-Seine.

Il demande.

– Qu'en pensez-vous ?

– Rien ! C'est un accident.

– Sauf qu'Alexandre Daguerre n'était pas n'importe qui. J'ai déjà vu son nom dans des affaires africaines. Et je sais qu'il a assisté à la fin du procès Elf.

– Le procès qui vient de s'achever ?

– Oui ! Je ne suis pas journaliste mais je suis étonné de la mort de cet homme. Et que personne n'ait encore cherché à savoir qui il était vraiment.

– Un accident, c'est quand même possible.

– Il y a eu délit de fuite.

– Vous dites qu'il est lié à des affaires africaines ?

– Son nom apparaît dans une sombre histoire. En 1992, des mercenaires ont été recrutés pour renverser le président Lissouba au Congo-Brazzaville. Daguerre faisait partie des recruteurs.

– C'est un ancien mercenaire ?

– Oui !

– Quel rapport avec le procès Elf ?

– L'avion qui devait décoller de Paris pour convoyer les mercenaires appartenait à Elf. Ce sont des responsables d'Elf qui avaient commandité le coup d'État.

– Il n'a pas eu lieu ?

– Non ! Il semble que Le Floch, qui dirigeait encore Elf à l'époque, en ait eu vent.

– Il était contre ?

– Il faut croire que oui, ou que notre gouvernement était contre.

– Elf est intervenue souvent comme ça ?

– Plus qu'on ne croit.

– Le procès n'en a pas fait écho. Ou alors j'ai mal écouté.

– Ce n'était pas vraiment le sujet. On y traitait essentiellement des détournements de fonds. Si vous abordez les relations entre la France et l'Afrique, Elf est incontournable. Comme d'autres entreprises d'ailleurs. Bouygues ou Bolloré. Ou d'autres encore.

– Mais il n'y a pas que ça. Il n'y a pas que les entreprises.

– Non ! Bien sûr. La France et l'Afrique entretiennent des relations compliquées, souvent passionnées, douloureuses, quelquefois sordides.

– « Vers l'Afrique compliquée j'allais avec des idées simples. »

– Vous avez raison d'évoquer de Gaulle. C'est lui qui a chargé dès 1958 l'un de ses plus proches collaborateurs, Jacques Foccart, de créer des réseaux pour emmailloter les anciennes colonies dans un ensemble d'accords de coopérations politiques, économiques et militaires, et qui les placent entièrement sous tutelle.

– Ce n'est plus de l'indépendance.

– Plus vraiment. À partir de 1960, Foccart installe la dépendance par un certain nombre de moyens qui sont forcément illégaux, inavouables, occultes.

Je note mentalement. C'est une bonne introduction.

Il poursuit en évoquant quelques affaires à titre d'exemple. L'assassinat de Sylvanus Olympio, premier

président élu du Togo, et qui voulait s'émanciper de la France. Des coups d'État divers comme aux Comores, au Burkina Faso. Des fraudes électorales organisées. Des dictateurs corrompus, sanguinaires, et accueillis à bras ouverts par la France.

Je l'écoute, intéressée, charmée.

J'oublie la fumée, l'ambiance sonore, les gens qui s'agitent.

Je note quelques noms, quelques mots, histoire d'en lire et d'en apprendre un peu plus.

Puis il se lève.

– Vous partez ?

– Je suis désolé, mais j'habite la province. Mon train m'attend. Mais vous pouvez me joindre.

– Merci.

– Ce fut un plaisir.

Je le laisse sortir. J'ajoute deux ou trois commentaires dans mon carnet. Mon article pourrait être plus instructif, plus corrosif, que prévu.

2.

Déjà midi. Antoine va m'attendre.

J'ai pas vu passer la matinée, plongée que j'étais dans mes histoires africaines.

J'appelle Arsène le chat, pour lui donner à boire. Il arrive, tranquille, observe, hume, pousse un vague cri, et repart. Quelle ingratitude !

Je finis de m'habiller. Un rappel de maquillage. Un soupçon de parfum. Et je descends.

J'entends de la musique qui vient de chez Gabriel. Mon voisin du dessous. Je reconnais les rythmes et les sonorités Klezmer qu'il a l'habitude d'écouter.

Un étage plus bas, c'est le silence. Gilles doit dormir, ou être sorti.

Au rez-de-chaussée, la porte est ouverte. Je passe la tête pour saluer Bricolof. Il est à quatre pattes, en costume, et fouille sous un meuble.

– Bonjour !

Il se retourne, rouge de confusion.

– J'ai perdu quelque chose.

– Un peu d'aide ?

– Non merci !

Je l'abandonne à ses gesticulations.

La petite cour enfin. La petite cour pavée, gorgée de soleil. Le lierre qui monte à l'assaut des murs. Le bleu lumineux du ciel. Comme un tableau naïf du Douanier Rousseau.

Je chantonne. Paris. En juillet. Quoi de plus merveilleux?
Je sors de chez nous. Je remonte la rue des Archives. Je poursuis ma route par la droite.

J'entre au Mont-Blanc avec seulement quinze minutes de retard.

C'est l'effervescence de midi. On crie, on rit, on mange.

Antoine me fait un signe.

Je m'approche, faussement penaude.

- Désolée! Je bossais.

- Tu notes que je ne t'ai fait aucun reproche.

- C'est vrai.

Je m'assois.

Elsa, la patronne, arrive en nous suggérant le plat du jour. Brandade de morue et sa salade. C'est parti pour deux brandades.

- Tu bossais sur ta thèse?

Je baisse les yeux.

- Pas vraiment!

- Faudrait un jour penser à la finir.

- Oui, papa!

- Sérieusement.

- Je sais. J'en fous pas une en ce moment. Mais les factures doivent être payées et j'ai accepté un gros boulot pour *Prométhée*.

- Quel sujet?

- L'Afrique.

- Des origines à nos jours?

- Non! On se limite à la période postcoloniale. C'est un énorme dossier. Je dois rédiger l'article introductif, des notes de lecture, présenter une bibliographie générale.

Ses yeux s'illuminent.

- Je me souviens d'un voyage en train.

- Quel rapport?

- C'était un voyage en train-couchette pour Milan ou Venise. Je ne sais plus. J'avais l'une des deux couchettes du bas. À Lyon, une jeune femme africaine est entrée dans la cabine.

- Je vois le genre... Elle était jolie?

- Sans plus! Elle avait l'autre couchette du bas. À peine installée, elle a déroulé au sol un tapis de prière pour rendre hommage à son Dieu.

- J'imagine que pendant ce temps tu regardais sa croupe.

- Allah devait en faire autant. Mais il y avait deux autres personnes à bord. Pas question d'entamer quoi que ce soit.

Je compatis.

- Pauvre Antoine!

- Quelque temps après, alors que les lumières étaient éteintes et que je tentais de dormir, j'ai senti une main qui attrapait la mienne.

- Enfin, ça devient intéressant.

- La jeune femme entraîna fermement ma main en direction de ses cuisses...

- Non!

- Je t'assure.

- Tu inventes.

- Si j'inventais, cela n'aurait aucun intérêt.

Je le crois. Et je l'engage à poursuivre.

- J'ai bien compris qu'elle voulait que je la caresse.

- J'avais aussi compris. Et les autres passagers?

- J'ai fait ça en silence. Elle s'est retenue de gémir. Ensuite ce fut à mon tour d'être caressé. Le lendemain matin, nous avons fait comme s'il ne s'était rien passé. Et les deux autres passagers n'ont rien dit.

– Pas mal ! C’est l’Afrique qui t’a fait penser à cette aventure érotique ?

– Oui ! J’avais presque oublié cette histoire. Elle remonte à une quinzaine d’années. Ceci dit, tu t’es engagée dans un gros boulot pour *Prométhée*. Je tenterai de t’aider pour la bibliographie.

– Merci !

Antoine travaille aux Enfers de la Bibliothèque nationale. Comme il s’y ennuie un peu, il m’aide quand je suis débordée, quand mes articles traînent, quand ma vie est en danger. Cinquante ans, belle allure, vif, curieux. Et un ami fidèle.

– On a deux ou trois profs de la fac qui doivent nous rédiger des choses. La France des droits de l’homme va en prendre plein la gueule.

– Je compte sur vous.

Elsa nous apporte deux verres de rosé de Provence.

– À la nôtre !

On trinque et on boit un coup.

Antoine repose son verre.

– J’ai quelque chose pour toi.

Il sort de sous la table un paquet. Un petit paquet format CD.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Un cadeau.

– Pour moi ?

– Oui ! J’ai pensé que c’était le moment.

J’ouvre. Un double CD de Léo Ferré.

– Fallait pas !

– Mais si ! Au contraire. Dix ans qu’il est parti. Un 14 juillet. Faut le faire pour un anar.

– Merci.

Je me lève pour lui embrasser la joue.

– Fais-en bon usage. Il y a là quelques-uns des plus beaux textes de la chanson française.

Elsa nous apporte nos brandades.

Je poursuis la conversation, une bouchée brûlante dans la bouche.

– T’as déjà entendu parler d’un certain Xavier Verstappen ?

– Le nom me dit quelque chose.

– Il préside une association. Survie. Et il a écrit plusieurs ouvrages sur la France et l’Afrique.

– J’y suis. On lui a même fait un procès.

– Trois présidents dictateurs africains ont porté plainte contre lui. Ils ont tous les trois perdu.

– Tu le connais ?

– Je l’ai rencontré hier. J’avais besoin de ses lumières pour mon article. Il m’a parlé du procès Elf.

– C’est normal. Elf a été créée non seulement pour exploiter le pétrole en Afrique mais aussi pour exploiter les Africains.

– Et de la mort d’un certain Alexandre Daguerre.

– Inconnu !

– Sa mort est évoquée dans le journal. Et Verstappen pense qu’il y a un lien.

– Un lien ? Avec Elf ?

– Oui ! Daguerre est un ancien mercenaire. Il a bossé pour différents commanditaires dont Elf.

– Comment est-il mort ?

– Un accident de la circulation. Mais c’est pas tellement clair.

Antoine pose sa fourchette. Son air change. Son regard me transperce.

Il lâche, avec la voix du désespoir.

– Non, Chloé ! Pas ça !

Je reste impassible.

– J’ai encore rien dit.

– Je te connais.

– Pas du tout.

– Je te vois venir.

– Tu ne vois rien venir.

– Oh que si !

Il faut jouer serré.

– C’est juste pour illustrer mon article.

– Quel rapport ?

– J’ai lu deux ou trois choses sur les mercenaires.

– Bob Denard et compagnie ?

– Oui ! Je voudrais évoquer cet aspect de la politique française en Afrique. La mort d’un vieux mercenaire. Quoi de plus intéressant ? Surtout s’il est lié à Elf.

Silence.

On se concentre sur nos brandades.

Antoine commande un autre verre de rosé.

Il fait.

– Je suis libre à dix-sept heures. Mais je suis vraiment un idiot.

Je n’ose sourire. Je savais qu’il allait accepter. Nous les filles, nous sommes vraiment plus fortes que les mecs.

– Merci. Je sais qu’il habitait rue des Pyrénées. On se donne rendez-vous devant le métro à dix-sept heures trente. J’aurai son adresse exacte.

– Ouais !

– C’est juste pour en savoir un peu plus. On traîne pas.

– Ouais !

– Tu sais que t’es mignon quand t’es comme ça ?

– Ouais !

Je me lève.

Il fait, presque déçu.

– Tu ne prends pas de dessert ?

– Non ! Je fais attention à ma ligne. Et puis faut que j’aïlle bosser.

Je le salue de la main. Je fais pareil avec Elsa.

Bosser ?

Pas du tout. Un bon bain de soleil, plutôt.

Je passe chez moi prendre deux bouquins, mon carnet de notes, ma crème solaire, une bouteille d’eau et mes lunettes de star noires.

Direction les quais de la Seine.

3.

C'est pas encore l'exode estival, mais la rue des Pyrénées semble calme à une heure où elle devrait être chargée. Sans doute l'annonce d'un pic de pollution.

Antoine arrive, toujours dans son costume de toile, malgré la chaleur.

– C'est ici ?

– Oui ! T'as pas chaud ?

– Non ! je m'autorégule.

– N'importe quoi !

Il sourit.

Je suggère.

– Sonnons à la gardienne.

– Et après ?

– On improvise sur le thème de la famille attristée.

On s'exécute.

Une petite vieille nous ouvre. Lunettes triple foyer. Perruque bleu pâle. Blouse de survie à grosses fleurs mauves.

– Vous désirez ?

Attention ! Mensonges.

– C'est pour Alexandre Daguerre.

– Il est décédé le pauvre monsieur Daguerre.

– Hélas ! Nous le savons. Nous arrivons de province pour l'enterrement.

– Nous arrivons de Saintonge.

Je lance un regard furieux vers Antoine.

– Oui ! Enfin de La Rochelle. Nous voulions voir le dernier endroit où notre oncle avait vécu.

– C'est sentimental.

Elle hésite, se gratte le côté d'une main rêche et nerveuse.

– C'est pas banal.

– Mais ça peut se comprendre.

– Possible ! Vous ne toucherez à rien ?

En chœur.

– C'est juré !

Elle fait un aller-retour vers le fond de sa loge.

– C'est au troisième. Je ne vous accompagne pas. Mon feuilleton vient de commencer.

– Faut pas rater le début. Merci.

Antoine attrape les clés. Elle referme aussitôt. Au moins les habitants de l'immeuble sont tranquilles. En cas de feuilleton, ils peuvent être cambriolés sans problème.

On monte.

– Quelle idée t'as eu de parler de la Saintonge ?

– Je ne sais pas. Si j'étais de province, j'aimerais venir de Saintonge.

– Tu peux pas venir d'Auvergne comme tout le monde ?

– Dieu m'en préserve !

Antoine est un dangereux Parisien, qui honnit le reste du monde, les provinces françaises en particulier.

On ouvre l'appartement. Deux petites pièces. C'est pas le grand luxe.

Antoine demande.

– Si tu penses qu'il a été tué, pourquoi ne pas être venu l'éliminer chez lui ? C'est si simple d'entrer.

– Pour faire croire à un accident. Comme ça, pas d'enquête, pas de lien avec le passé, avec le présent.

– Qu'est-ce qu'on cherche ?
– J'en sais rien. Des choses en rapport avec l'Afrique, avec Elf, avec ses anciennes activités.

– Là, il y en a plein.

Dans le salon. Partout des souvenirs. Des masques en bois, des objets en ivoire, des photos. Des souvenirs africains et peu de meubles.

– En tout cas, il aimait l'Afrique.

Une étrange odeur domine l'atmosphère. Quelque chose entre le moisi et la fleur fanée. Dire qu'on est dans la maison d'un mort. Que l'univers qu'il s'était créé va disparaître avec lui. Que nous sommes sans doute les derniers à contempler cet espace immobile où le temps s'est définitivement arrêté. Ça me donne un drôle de bourdon. Je me rapproche d'Antoine. Il semble moins affecté par la mort. Il observe avec intérêt une statuette en pierre. Un homme arborant un phallus en érection.

– Belle bête !

– Jaloux.

– Non pas !

– Allez ! On est pas là pour ça. Et on a promis de ne toucher à rien.

– Tu as dit qu'on cherchait des choses en rapport avec l'Afrique. Cette statuette en est un exemple.

Je fais semblant de me fâcher. Il fait semblant de se soumettre. J'aime assez nos jeux d'acteurs. Antoine est bien pour ça. La vie est un jeu où l'on doit s'amuser en attendant la fin de la partie.

Je l'entraîne dans l'autre pièce.

La chambre. Un lit. Un placard. Un petit bureau. La photo d'une jeune femme. Une vieille machine à écrire. Un peu de courrier. Quelques factures.

Rien d'anormal.

La jeune femme de la photo a l'air triste. Elle doit avoir dans les trente ans.

Antoine remarque, après avoir tapé sur deux ou trois touches de la vieille machine.

– Elle fonctionne encore. Une Remington d'avant-guerre. S'il y a un truc à prendre ici, c'est bien ça.

– Il doit s'en servir.

– Sûrement !

On ouvre les tiroirs du bureau.

– Regarde !

Il me tend une chemise sur laquelle est écrit en gros caractères « NOTES ».

J'ouvre. Dedans une petite liasse de feuilles dactylographiées, corrigées, annotées. D'autres feuilles avec des noms et des notes manuscrites. Quelques photos anciennes. Des groupes d'hommes en uniformes sur fond de savane ou de forêt.

– Le vieux Daguerre écrivait ses souvenirs. C'est à la première personne.

– C'est peut-être un roman ?

– Je ne pense pas. On prend. Un témoignage de première main. Je fais de nous ses légataires universels.

On poursuit la fouille. Dans le placard, ses vêtements, ses vieux uniformes pliés, repassés, amidonnés. Et un album photo.

Antoine s'impatiente.

– On a dit à la gardienne qu'on faisait juste un tour. On va pas traîner.

– Ce truc-là, c'est intéressant.

– T'as qu'à le prendre.

– Non ! S'il a de la famille, elle voudra l'avoir et elle s'apercevra de sa disparition.

Les photos sont classées par ordre chronologique. Les

premières remontent à 52 en Indochine. Les suivantes s'étalent jusqu'en 67. Il a noté Nigeria dessous. Pas mal de pays visités. Surtout en Afrique.

Antoine attend dans l'encadrement de la porte. Je lui lance un petit sourire.

– J'ai fini.

On jette un simple regard dans la cuisine. Rien qui attire notre attention. Alors on sort et on referme. L'odeur étrange de l'appartement laisse sa place, maintenant qu'on y fait attention, à celle moins mystérieuse de l'encaustique, que la gardienne doit passer de temps en temps, régulièrement, dans les escaliers.

On rend les clés en cachant les documents.

– Ça nous a fait du bien de voir son monde.

– Il était très discret, mais très gentil.

– Il recevait des visites ?

– Quelquefois. Des gens comme lui.

– Comme lui ?

– Oui ! Des retraités de l'armée.

– Bien sûr !

– On se voit à l'enterrement ?

– Absolument !

Nous sortons.

Antoine peste.

– Bravo !

– Quoi ?

– Je déteste les enterrements.

– Qu'est-ce que je pouvais dire d'autre ? On est quand même un peu de sa famille.

– Et c'est quand cette cérémonie funèbre ?

– Demain. Je suis sûre qu'il y aura tous ses amis retraités de l'armée.

– Je vais adorer.

4.

J'étales les notes de Daguerre sur mon lit. C'est un peu mélangé. Je parviens quand même à reconstituer les grandes étapes de sa vie. Il est né à Montreuil, et après avoir parcouru le monde, il a fini sa vie à quelques centaines de mètres de là.

[...] Montreuil était un village ouvrier au moment de ma naissance et Paris, c'était un autre monde. Moi, ouvrier, c'était pas dans mes projets.

[...] J'avais 12 ans quand les Allemands se sont installés en France. Trop jeune pour agir, j'ai attendu la Libération pour me montrer. J'ai plus vu que participé, et pour cela je n'ai rien demandé. Les médailles, ça se mérite.

[...] J'ai mal tourné, je traînais, je faisais l'apache et l'armée m'a rattrapé. J'ai dû m'engager pour ne pas finir au trou. On m'a envoyé en Indochine où la France s'embourbait dans l'un de ses nombreux combats coloniaux.

On m'a remarqué. J'avais pas froid aux yeux et j'avais rien à perdre. J'ai gagné quelques galons et obtenu le respect des hommes qu'on me confiait.

Ce fut quand même un choc d'apprendre la chute de Diên Biên Phû.

[...] À mon retour en métropole, on m'a proposé de quitter l'armée. J'ai préféré rempiler. Mes vieux étaient morts. Je n'avais pas de famille.

Bien sûr j'ai opté pour la Coloniale et on m'a envoyé en